

CM 343

/PD

INSTITUT DES HAUTES ETUDES
DE DEFENSE NATIONALE

Direction des Etudes

N° 810 /IHEDN/DE

PARIS, le 29 Novembre 1965

ARCHIVES

STRATEGIE GENERALE

Conférence

prononcée devant l'Institut des Hautes Etudes
de Défense Nationale le 18-11-1965

par

le Général d'Armée BEAUFRE
Directeur de l'Institut d'Etudes Stratégiques

Madame, Messieurs,

On m'a demandé de vous présenter une conférence d'information sur la stratégie que la terminologie actuelle appelle "Stratégie Générale", c'est le terme officiel qui figure dans les règlements, et que moi, dans mon jargon personnel j'appelle "Stratégie Totale", pour des raisons que je vous expliquerai dans un instant.

En vous présentant ce sujet que je considère comme majeur, - sujet que j'ai traité, comme vous le rappelait le Général il y a quelques instants, dans mon petit livre : "Introduction à la Stratégie", - je n'oublierai à aucun moment, que j'ai aujourd'hui la bonne fortune de m'adresser à l'Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale, dont les préoccupations se situent exactement au niveau de la conférence que je viens vous faire et que nous serons - vous et moi - rétribués de l'effort que nous allons déployer ensemble, si je parviens à vous montrer l'attitude d'esprit - je souligne les mots attitude d'esprit - assez originale, disons également assez peu consciente jusqu'à présent, que requiert l'étude du problème à ce niveau.

I - L'une des principales raisons des confusions qui se sont trop souvent installées dans ce domaine, a sa source dans la conjonction planétaire qui a présidé à la naissance du concept de défense nationale en 1918. A ce moment, en effet, la pensée militaire française, alors dominante dans le monde, venait d'être profondément modifiée, par les enseignements alors tout frais, de la grande expérience de la première guerre mondiale. Comme à chaque fois, cette expérience apparaissait fournir des conclusions révolutionnaires et définitives, alors qu'elle n'eût dû apporter que des correctifs à l'expérience ancestrale. Or, celle-ci, déformée par la longue période de paix, entre 1871 et 1914, avait laissé se produire des exagérations graves sur l'appréciation des rôles relatifs de la stratégie et de la tactique, voire sur le rôle des forces armées et de la guerre dans les conflits internationaux.

Sous l'influence des exégètes - surtout allemands - de Clausewitz, on ne concevait la guerre que sous une forme forcenée, paroxysmique, dans laquelle la décision ne devait sortir que d'une victoire militaire sanglante, où l'invention stratégique et le vouloir profond de la victoire, assureraient le succès, grâce à un esprit offensif que symbolisait la baïonnette.

...

A l'Ecole de Guerre, un colonel déjà âgé, avait soutenu sans succès la théorie contraire ; c'était de la puissance des armes donc du feu qu'il fallait partir, pour bâtir une tactique raisonnable dont les possibilités commanderaient tout le reste. Ce colonel, vous le savez, prit sa retraite avec le grade de général de brigade du cadre de réserve ; mais les échecs sanglants de 1914, l'absurdité apparente de la stabilisation enterrée qui suivit, joints aux succès tactiques que ce colonel sut remporter, - ce général de brigade - lui valurent une carrière tardive mais éblouissante, puisqu'en trois ans il était généralissime, et qu'en quatre ans il était Maréchal de France.

Parvenu à ce sommet, le Maréchal Pétain remodela la pensée militaire selon ses convictions, qui lui paraissaient pleinement confirmées par l'expérience. Les échecs de la "stratégie" de 1914 firent rejeter cette science au musée des choses mortes, et même proscrire le mot comme prétentieux et dangereux. Il était maintenant avéré que le matériel et la tactique avaient la prééminence sur les concepts ; que les potentiels dominaient complètement la manœuvre ; que la science et l'industrie, remplaçaient en quelque sorte les notions tirées de la philosophie. Trois quarts de siècle après Auguste Comte, le positivisme triomphait enfin dans le domaine militaire.

Notons tout de suite que cette réaction, comme toutes les réactions, constituait un coup de balancier trop extrême. L'erreur par excès de la veille, faisait place à une nouvelle erreur par excès en sens contraire et cela se produisait à un moment extrêmement délicat, où justement l'attitude d'esprit de la stratégie eut permis de mieux incorporer les notions tirées des phénomènes nouveaux. Or l'Allemagne n'avait pas succombé uniquement à une grande défaite militaire, mais aussi à une longue usure de ses forces, où le blocus avait joué un rôle important. Pour mener à bien cette usure, les belligérants avaient dû mobiliser les énergies des peuples, les monnaies, la capacité de production de l'industrie et de l'agriculture, à un degré jamais observé jusque là. Le phénomène de la guerre comportait une composante militaire très importante, mais devait la marier avec des composantes civiles non moins importantes. Devant cette constatation, il devenait évident qu'un concept nouveau devenait indispensable ; ce concept fut celui qui présida à l'invention de ce qu'on appela : la défense nationale. Seulement, comme on avait rejeté le concept de stratégie, il manquait l'élément intellectuel qui eût permis de débrouiller ce gigantesque écheveau. La défense nationale devint un fourre-tout, où l'on juxtaposait un nombre croissant de problèmes qui demeuraient séparés et non hiérarchisés.

Or, vers 1930, le Général Ludendorff fit paraître son livre sur la guerre totale ; ce livre comportait une première théorie de l'aspect total des conflits modernes ; c'est-à-dire de la nécessité de les envisager dans leurs vraies dimensions politique, économique, diplomatique et militaire. La guerre totale n'était pas nécessairement poussée au paroxysme, mais devait embrasser l'ensemble des phénomènes. Cette vue n'était pas vraiment originale, mais dans le balancier des idées, elle revenait à présenter une notion ancienne, appliquée tout naturellement par les souverains commandants en chef d'autrefois, mais qui avait été masquée par les théories bourgeoises du XIXème siècle, qui séparent le politique du militaire, jointes au fétichisme clausewitzien de la victoire militaire, et qui avait fait croire que la guerre comportait un domaine purement militaire, relevant du commandement militaire, et un domaine civil relevant du gouvernement.

La pensée de Ludendorff inspira l'Allemagne et Hitler pour notre malheur, et conduisit à cette gigantesque mobilisation de l'Etat que fut l'hitlérisme, alors qu'en France elle fut sans action. La défense nationale s'enfonça dans un fatras d'organisations ministérielles, qui prétendaient résoudre les problèmes par la base, sans en avoir déterminé les concepts directeurs ; or, les concepts directeurs, mis incomplètement en évidence par les théoriciens nazis, n'étaient autres que le retour à la stratégie ; à une stratégie élargie à la taille des phénomènes modernes. C'est pour bien marquer le caractère total de cette stratégie, que je l'ai appelée "Stratégie Totale" et non Stratégie Générale, car le terme de général demeure nécessaire pour les diverses stratégies générales, politique, économique, diplomatique et militaire ; par opposition avec les stratégies spécialisées psychologique, financière, navale, aérienne par exemple etc... Je me suis permis cette novation, parce que mon rôle n'est pas de dire la doctrine, mais d'aider à la promouvoir.

II - Qu'est-ce donc que cette "Stratégie Totale" ? L'ancienne définition de la stratégie militaire était : l'art d'employer les forces militaires pour atteindre les objectifs fixés par la politique ; c'est la définition grosso modo de Clausewitz. La définition élargie de la "Stratégie Totale" sera donc : l'art d'employer la force pour atteindre les objectifs fixés par la grande politique. Vous voyez deux mots qui appellent un court commentaire.

- d'abord "la force" au lieu des forces militaires, c'est là l'élargissement ; la "stratégie totale" est l'art total de la coercition ; tandis que la stratégie militaire n'est que l'art de la coercition par les moyens militaires.

...

- deuxième point, la "grande politique" ; termes par lesquels j'essaie de distinguer les concepts d'ensemble de la politique des procédés de tous ordres qui, dans notre vocabulaire, constituent aussi de la politique ; mais ces deux mots, définissent également les conditions de la stratégie. Pour qu'il y ait "Stratégie Totale", il faut qu'il y ait un but fixé par la grande politique. Sans but, il n'y a pas stratégie. Il faut aussi qu'il y ait l'usage de la force, soit par son emploi actif, soit par son existence "in being" ; parce que sans force, il n'y a pas stratégie.

Partant de là, examinons maintenant, la hiérarchie des concepts qui président à la définition d'une stratégie. Au sommet se situe le choix des objectifs par la grande politique. Ici, nous sommes en dehors de la stratégie. Pour raisonner sur ce sujet difficile, nous avons l'exemple actuel du conflit idéologique sino-soviétique qui permet de démontrer le mécanisme du choix. Ce choix est gouverné par un but lointain qui relève de la philosophie pour ses données : en l'occurrence le marxisme-léninisme ; ce but lointain commun aux Soviétiques comme aux Chinois, c'est le triomphe mondial du communisme qui, par l'économie et le socialisme, doit assurer le relèvement rapide du niveau de vie des populations. Comment atteindre ce but ? Il faut alors faire appel à la science politique, le marxisme-léninisme, pour en tirer un diagnostic de grande politique sur la situation actuelle. Conformément à la pensée marxiste, l'élément décisif de la situation doit résulter de la contradiction essentielle de l'époque, lequel constitue le noeud de la tension existante.

Pour les Soviétiques, le noeud de la tension résulte de l'opposition entre les deux puissances les plus avancées de chaque camp : URSS et Etats-Unis ; c'est d'elles que dépendra la décision. D'autre part, l'impérialisme n'est plus le facteur dominant ; les arguments tirés du diagnostic stratégique, que l'on verra tout à l'heure, conduisent à récuser l'emploi de la guerre, même locale, comme instrument politique. Le socialisme, pensent-ils, peut triompher pacifiquement par le succès de l'économie et par le jeu des élections. Voilà la thèse politique soviétique.

Pour les Chinois au contraire, le noeud de la tension mondiale réside dans l'opposition entre les peuples oppresseurs et opprimés ; en fait entre riches et pauvres. L'impérialisme demeure un facteur déterminant localement et momentanément ; d'ailleurs ce sont les peuples qui font l'histoire - phrase de Mao Tsé TOUNG. Les armes ne décident pas tout ; peut-être le socialisme pourra-t-il triompher pacifiquement, mais le passage violent au socialisme est plus probable.

...

Voilà deux diagnostics politiques opposés, commandant des lignes politiques très différentes.

Pour les Soviétiques, la ligne politique commande de conduire une lutte de puissance avec les Etats-Unis, afin de les équilibrer, puis si possible de les dominer. Ce résultat sera atteint par un effort porté sur l'économie et la puissance nucléaire, couvert par la coexistence pacifique et l'acceptation de compromis raisonnables, tout en maintenant le statut quo.

Pour les Chinois, la ligne politique repose sur la nécessité d'une lutte visant à contrôler les zones intermédiaires du Tiers-Monde. Il faudra aider à y multiplier les révolutions, tout en se couvrant de la coexistence pacifique et de compromis raisonnables respectant le statu quo. Ces deux lignes politiques indiquées à titre d'exemple, - et dont je ne discuterai pas ici l'authenticité, bien que les termes que j'ai employés soient des extraits de déclarations de ces deux pays - constituent la définition des buts fixés à chacune des stratégies totales.

Remarquons que ces vues très divergentes correspondent ; le premier a une conception de stratégie directe, du fort au fort ; les Soviétiques veulent faire face au plus fort d'en face : les Américains ; le second a une conception de stratégie indirecte du fort au faible, les Chinois veulent procéder par l'encerclement de ce qu'ils ont appelé : les villes - discours du Maréchal Chen-Yi, il y a quelques semaines - et cette action indirecte chinoise est fondée sur une combinaison d'efforts intérieurs et extérieurs.

Le but politique étant donné, - tout ce que je viens de vous dire est en dehors de la stratégie. C'est politique - la définition de la ligne stratégique résultera d'un diagnostic stratégique porté sur la situation mondiale, à la lumière des conclusions de la science stratégique. Pour les Soviétiques, la situation nucléaire domine tout : les armes atomiques ont une puissance destructive sans précédent, les guerres - même locales - pourraient entraîner la fin de l'humanité. La guerre n'est donc plus la continuation de la politique ; les impérialistes doivent être respectés à cause de leurs dents atomiques ; l'action dans le Tiers-Monde doit être mesurée. Pour les Chinois, le problème psychologique et la volonté des masses dominant tout. Certes les armes nucléaires sont très dangereuses, mais la guerre atomique est peu probable et n'entraînerait pas la fin de l'humanité, sans doute à cause de la forme limitée qu'elle prendrait. Les impérialistes sont donc des tigres de papier. Aussi les guerres locales sont-elles toujours la continuation de la politique.

...

On peut risquer le développement des contradictions dans le Tiers-Monde, en vue de la révolution. Voilà deux concentrés ; - encore une fois vous reconnaissez des phrases qui ne sont pas de moi - voilà deux concentrés qui donnent bien les deux positions de diagnostics stratégiques des deux formes de pensée : soviétique et chinoise.

De ces diagnostics résultent des lignes stratégiques différentes :

- pour les Soviétiques, la stratégie totale se développera sur quatre zones d'action différentes ; dans le domaine économique : effort maximum aidé par le commerce avec l'Ouest et la limitation des armements ; dans le domaine nucléaire : effort en vue de conserver la parité, puis de gagner la supériorité technique ; dans le domaine international, maintien du statu quo, coexistence pacifique et appui aux mouvements pacifistes ; dans le Tiers-Monde, aide mesurée aux pays décolonisés, même non socialistes et à leurs classes dirigeantes, pour y conquérir ou y défendre des positions d'attente.

- pour les Chinois, la ligne de stratégie totale est différente. Dans le Tiers-Monde et en bordure de la Chine, obtenir des gains politiques importants, grâce à une stratégie indirecte hardie, appliquant des tactiques prudentes et mesurées ; mépriser l'ennemi stratégiquement, le respecter tactiquement dit Mao Tsé Toung ; et ces actions tactiques mesurées, couvertes, si possible, - et c'est de moins en moins possible semble-t-il - par le parapluie nucléaire soviétique ; d'où plus de prudence tactique. Dans le domaine international, coexistence pacifique, compromis raisonnables et commerce avec l'Ouest si possible. Dans le domaine intérieur, progrès socialiste et économique.

En somme, en raison de diagnostics différents, ces deux stratégies reconnaissent la nécessité de tactiques prudentes ; mais les Chinois - Mao - recommandent une stratégie hardie, tandis que les Soviétiques l'estiment impossible.

Partant de cette ligne de stratégie totale, quelle va être la conduite de la "Stratégie Totale" ? En examinant ce problème, j'espère vous montrer un peu plus complètement le rôle et la nature de la stratégie par opposition avec la tactique et la politique.

Le premier problème consiste à reconnaître les caractères du conflit ; celui-ci se déroule entre deux principaux adversaires, aidés ou non d'alliés ; mais dans une ambiance internationale, où

...

interviennent de nombreux partenaires. Il y a donc, d'une part un jeu bipolaire, qui s'inscrit d'autre part dans un vaste système multipolaire ; on ne peut séparer l'un de l'autre.

Dans le jeu bipolaire, les actions ou les dissuasions seront directes ; au contraire, si l'on veut agir sur l'adversaire par l'intermédiaire de l'environnement mondial, actions ou dissuasions seront indirectes. Puisque j'ai employé ici ces deux termes, direct et indirect, je suis contraint d'ouvrir une courte parenthèse - ces mots peuvent avoir un sens différent selon le système de coordonnées choisi : une stratégie visant à retourner la volonté de l'adversaire par une révolution intérieure, chez lui, est une stratégie politique directe et une stratégie indirecte au point de vue militaire ; si au contraire, on veut abattre sa volonté par une victoire militaire, selon la formule classique, on réalise une stratégie militaire directe, et une stratégie politique indirecte. Comme la stratégie totale est actuellement un élargissement de l'ancienne stratégie militaire, nous avons appelé "Stratégie Indirecte" celle qui se fonde sur un minimum de force militaire - je reconnais que cela peut prêter à confusion et peut-être est-ce une chose qu'il faudra revoir - mais voilà la définition : "Stratégie Directe" est celle qui est en majorité militaire ; "Stratégie Indirecte", celle qui est en minorité militaire.

En tout cas, ce qu'il faut voir, c'est que de nombreuses voies s'offrent, pour atteindre un résultat donné. Le choix entre ces voies directes ou indirectes, résulte d'une analyse comparative des vulnérabilités et des moyens des divers partenaires.

Les vulnérabilités sont les points sensibles, dont l'attaque ou même la menace ne peuvent manquer d'entraîner une réaction. Ce sont donc des moyens d'action à notre disposition. Mais comme chacun des partenaires dispose de tels moyens d'action, il va falloir imaginer d'abord la manœuvre bi-latérale d'action et de réaction ; puis la manœuvre multi-latérale. Pour effectuer chaque action, comme pour chaque réaction, il faudra dépenser des moyens qui ne pourront s'utiliser ailleurs. En définitive, le choix des vulnérabilités se portera sur celles que l'on a le moyen d'atteindre et que l'adversaire n'aurait pas le moyen de protéger efficacement. Naturellement, cette situation optimum est rarement réalisable initialement. La manœuvre consiste alors à prévoir les actions successives menant à cet ultime échec et mat. Si le calcul est bien fait, la manœuvre sera contre-aléatoire, c'est-à-dire que l'adversaire aura été amené à la décision finale par une suite de "coups" bien calculés. Ce scénario optimum, c'est le plan de manœuvre. Mais quelle que soit la valeur du plan de manœuvre, on doit prévoir que des réactions adverses viendront en déranger l'ordonnance ;

...

sinon l'adversaire serait privé d'entrée de jeu de sa liberté d'action ; ce qui est exceptionnel. Il faudra donc, tout au long de la partie, par des coups sagement calculés, en fonction d'hypothèses prévues sur le jeu adverse, enchaîner progressivement la liberté d'action adverse, jusqu'à l'estocade définitive.

Vous touchez-là, le caractère essentiel de la stratégie, qui est en somme la prise de conscience, qu'entre le but politique, et les techniques d'emploi des divers moyens, il existe un domaine capital, qui se rapporte à la logique du phénomène de lutte d'oppositions de volontés, dont l'essence est la liberté d'action ; et que ce n'est qu'à ce niveau, abstrait mais nécessaire, que l'on peut choisir rationnellement les moyens et la succession des coups, conduisant à la décision. La stratégie c'est l'algèbre latente dans tout phénomène de lutte. Faute de reconnaître l'existence de cette algèbre, on risque de lutter à l'aveuglette, et de faire porter l'effort dans des directions qui s'avèreront plus tard n'être que des culs-de-sac.

En rayant la stratégie du vocabulaire, nos anciens de 1918, s'interdisaient sans le savoir, de comprendre l'évolution considérable qui s'annonçait. Raisonnant uniquement sur la tactique, sur les moyens, ils avaient bâti une doctrine cul-de-sac de guerre défensive, soutenue par un effort national total. Le drame de 40 en résulte directement.

Cependant, nous serions peut être restés dans ce crépuscule, si l'énorme novation de l'arme nucléaire, n'était pas venue forcer à chercher d'autres concepts ; la stratégie, néconnue et oubliée, allait bénéficier d'un renouveau d'intérêt, grâce à l'atome. C'est sur le rôle stratégique de l'atome que je terminerai cette initiation sommaire.

III - Lorsque les Américains eurent l'arme nucléaire, ils commencèrent à en rechercher les conséquences, par la méthode positive de l'Ecole Française. On partit du matériel vers la tactique, de la tactique vers la stratégie. On résolut ainsi une foule de problèmes difficiles et l'on bâtit l'instrument terrible qui s'appelle : la force de frappe stratégique ; on s'aperçut alors que cet instrument qui est en effet une arme absolue, si un seul des adversaires la possède, devient quelque chose dont le rôle est très différent, si deux adversaires opposés la possèdent ; on est alors obligé de délaisser l'approche positiviste pour en venir à l'analyse des conflits et à redécouvrir la nouvelle stratégie. Il devint alors

...

évident que l'arme nucléaire, envisagée sous l'angle de son emploi effectif, conduisait à une nouvelle stratégie cul-de-sac. L'arme atomique à son paroxysme était inemployable. Par contre, l'existence de cette extraordinaire menace, ouvrait des possibilités remarquables dans le domaine de la dissuasion. On découvrit alors la stratégie de dissuasion, que je dissèque dans un autre petit livre, et dont la valeur dépend essentiellement du délicat équilibre nucléaire exploité par les attitudes psychologiques les mieux adaptées.

La reconnaissance de ce rôle purement dissuasif de l'atome est actuellement assez loin d'être complètement admise ; mais même partielle, elle entraîne d'importantes conséquences pour la compréhension de la stratégie contemporaine.

Si la dissuasion incite à renoncer aux grands conflits et commande de n'agir qu'avec la plus extrême prudence, les grands changements d'équilibre politique ne peuvent plus se réaliser par l'emploi direct de la force, mais par son emploi indirect le plus insidieux et le plus mesuré possible. Comme conséquence de la puissante dissuasion, l'action indispensable prend la forme de ce que j'ai appelé : la stratégie indirecte ; c'est-à-dire un emploi de la force très limité, et évitant la grande confrontation directe. Notre époque, est une époque de dissuasion directe et d'action indirecte.

Vous avez vu tout à l'heure à propos du conflit idéologique sino-soviétique combien l'appréciation même des possibilités de l'action indirecte peut varier le Soviétique jouant la prudence tactique et la prudence stratégique, le Chinois prenant la prudence tactique mais l'action stratégique hardie, parce qu'il croit à la stabilité de la dissuasion. Vous touchez là du doigt le caractère et l'importance de la compréhension des phénomènes stratégiques de notre époque, que seule la stratégie peut procurer.

Je vous engage à étudier la stratégie, non pas la stratégie militaire, de guerre, aujourd'hui grandement dépassée, mais la stratégie totale, c'est-à-dire élargie aux dimensions du phénomène total, qui couvre maintenant aussi bien la paix que la guerre. Dans le domaine complexe de la défense nationale où vous êtes maintenant engagés, quittez l'optique positiviste des années 1930, comme l'appréciation intuitive et vague de ce qu'on appelle la politique. La stratégie n'est ni la politique, ni la tactique ; elle est la prise de conscience que toute lutte comporte une algèbre logique et communicable et que c'est cette algèbre qui constitue la clé des grands problèmes, que notre monde en gésine nous oblige à résoudre, si nous voulons retrouver si peu que ce soit, la maîtrise de notre avenir.
